

Québec français



La langue... d'Ésope

André Gaulin

Number 69, March 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45171ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gaulin, A. (1988). La langue... d'Ésope. *Québec français*, (69), 4–4.

Québec français

Directeur

Gilles Dorion

Directeur-adjoint

Jean-François Mostert

Rédacteurs en chef

Monique Lebrun (pédagogie)
Aurélien Boivin (littérature)
André Gaulin (langue et société)

Comités de lecture et équipes de rédaction

Pédagogie

Denis Aubin	Lionel Jean
Dominique Cardin	Evelyne Tran
Aline Desrochers-Brazeau	Nicole Van Grunderbeeck

Littérature

Yvon Bellemare	Hélène Marcotte
Roger Chamberland	

Langue et société

Louis Balthazar	Jürgen Olbert
Marie-Andrée Beaudet	(membre correspondant)

Ont collaboré à ce numéro

Jean Bédard, Louise Béland, Louis Brossard, Denis Carrière, Guy Champagne, François Dumont, Maurice Emond, Michèle Gagneau, Flore Gervais, Gilles Girard, Hans-Jürgen Greif, Claude Grégoire, Jean Guay, Yves Laberge, Marie Laliberté, Richard Langlois, Jean-Louis Laverdière, Alonzo Le Blanc, François Lentz, Monique Noël-Gaudreault, Irène Perelli-Contos, Gilles Perron, Cecilia Ponte, Clémence Préfontaine, Yves Rousseau, Bruno Roy, André Vanasse

Graphisme

Les graphoïdes

Couverture

Maquette : Les graphoïdes

Composition

Graphiti, Saint-Georges de Beauce

Impression

Interglobe, Beauceville

Abonnement

Québec/Canada : 16 \$	Autres pays : 25 \$
États-Unis : 20 \$	Institutions (Canada) : 18 \$

Secrétariat

Francine Savard (418) 527-0809

Les publications Québec français, C.P. 9185, Sainte-Foy, G1V 4B1.

La revue *Québec français* est publiée par Les Publications Québec français et paraît quatre fois par an (octobre, décembre, mars, mai).

La responsabilité des articles incombe à leurs auteurs. Fondée en 1974 par l'AQPF, *Québec français* fut d'abord la revue de l'AQPF, organisme avec lequel elle entretient toujours des liens privilégiés.

Dépôt légal

Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
Diffusé en kiosque par les Messageries de presse Benjamin enr. et en librairie par Distribution Parallèle Inc.

Indexé dans POINT DE REPÈRE

La revue *Québec français* fait partie de l'Association des éditeurs de périodiques culturels québécois (AEPCQ). Ce numéro a été tiré à 8 000 exemplaires.

ISSN 0316-2052 **Tous droits réservés Ottawa.**
Courrier de 2^e classe. Permis n° 4855.

La revue *Québec français* reçoit une subvention du Conseil des Arts du Canada pour l'aide à la publication.

ÉDITORIAL

La langue... d'Ésope

andré gaulin

Quelqu'un écrivait récemment, citant Vigneault, que « le pays intérieur qu'il nous reste, c'est la langue » (Message du président de l'A.Q.P.F. à l'occasion de Noël). Cela m'a laissé songeur. De Miron qui avouait que la loi 101 nous tient lieu d'indépendance (en attendant) à Vigneault, serions-nous donc sans territoire physique? Être sans territoire ou sans pays — c'est-à-dire sans espace extérieur de vie, d'action, de mouvement —, c'est comme n'avoir pas de corps, errer comme une âme en peine, comme un être de peine, traîner sa peau de chagrin, s'étioler dans un non lieu. Si la langue est un pays intérieur qu'il nous reste, autant dire que nous sommes toujours en exil et que nous avons repris les « monologues de l'aliénation délirante ».

Pour chacun et chacune, le corps est un lieu premier, fondamental, fondateur, indivisible et inaliénable. Le corps est la demeure de l'esprit, son espace souverain irréductible, son endroit d'harmonie, de relation au « tu », à l'autre, son lieu visible, son réceptacle de tout message dans le lien avec le monde. De même, la langue franco-québécoise, l'*anima* de notre identité, ne saurait exister sans un rapport physique au monde, lieu/espace identifiable, expression de sa vision des choses, demeure culturelle dans la durée. On ne saurait concevoir une langue emmurée, internée essentiellement, sinon pour la percevoir comme évanescence, s'en retournant inexorablement comme un rayon d'année-lumière. Que devient une langue qui n'a pas de lien physique avec la terre? Cette langue-là s'envole, se perd, se dissout, dévolue, s'amenuise jusqu'à disparaître, du moins dans ses signes, ses manifestations qui la font vivante, visible, audible et entendue, manifestée comme une épiphanie.

Quelle illusion de croire que la langue québécoise peut exister de l'intérieur seulement, sans un paysage où elle se manifeste avec des fleuves, des villes, une dramaturgie, des écrivains, des paysans... Autrement, une langue vivant de sa propre vie, sans lien charnel avec une terre ne peut être que mise en abîme ad

infinitum. Jusqu'à son invisibilité. Cela est arrivé à la langue franco-américaine : elle eut la Nouvelle-Angleterre, puis fut réduite à quelques villes, à quelques parties de villes ou de villages, réduite à l'écrit n'étant presque plus parlée. On a même fini par supposer, dans une lutte titanesque, que tant que l'on penserait en français il y avait de l'espoir! L'on meurt ainsi, extra-cuit.

Pourquoi la langue acadienne ou ontarioise résiste-t-elle mieux que la langue à Saint-Boniface? Et même à Saint-Boniface, la lutte ne trouve-t-elle pas son appui sur l'idée d'un Canada français? « Le corps, cette chimère... » faisait dire Molière pour faire répondre à son protagoniste : « Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère »! Nous devrions avoir ce même point de vue pour le territoire québécois. Il est notre lieu d'habitation, d'habilitation à la vie et à la parole. Devrions-nous céder aussi au courant de désaffection qui nous traverse que nous n'en devrions pas moins tenir à notre pays *extérieur*, repère et repaire. Comme ce garçon souï qui se regardait dans le miroir d'une toilette de bar en se disant : « T'es "lette" mais j't'aime pareil »! Ne serions-nous donc pas capables de plus d'amour de *nous-même*, même nous découvrant moins *beau* que les compagnies de bière ne nous l'avaient fait croire?

En ce sens, il y a des choses que nous ne devrions pas croire : comme de croire que l'on peut faire de la langue — une langue de culture vivante — un pays. Ce serait se faire menteur et s'aimer mutilé, absent, puis invisible. Pourquoi donc la langue nous est-elle la pire des choses? « Laid, bègue et bossu », Ésope fut esclave puis affranchi. Pour le moment, on pourrait croire que c'est une partie de nous qui maintient notre corps total dans l'esclavage, dans l'imitation de l'autre et le refus d'appartenir au monde en toute souveraineté. Oui est un mot qui sourit. Il faut l'ouïr au fond de nous pour lui donner son espace habitable dehors et dans le monde.